

Andrée Chedid
L'Étoffe
de l'univers

poèmes

Andrée
Chedid

Flammarion

L'Étoffe de l'univers

Andrée
Chedid

© Stéphane Béchaud / Opale / Flammarion



« Un livre n'est que le portrait du cœur, chaque page une pulsation », écrit Emily Dickinson. À cela Andrée Chedid ajoute qu'un livre est aussi la soif d'un ailleurs, une salve d'avenir. Dans *L'Étoffe de l'univers*, la poétesse née au Caire remonte aux origines de sa vie, explore à travers de courts poèmes le mystère du passage sur terre, la beauté et la force, mais aussi la fragilité, surtout quand l'aventure est malmenée par la vieillesse, la mort qui rôde.

En revenant à saint Augustin et Shakespeare, Rilke ou encore Dylan Thomas, Andrée Chedid éclaire sa propre écriture. Sans qu'aucune certitude ne tienne le haut du pavé, elle précise : « Ne vous méprenez pas/ Je ne suis que de passage/ Un être fictif sur un trajet/ Sans itinéraire/ Je pousse des portes/ Qui s'ouvrent/ Sur la vie/ Et d'autres portes/ Qui mènent je ne sais où ».

Née en 1920, Andrée Chedid est romancière et poétesse. Parmi ses livres qui ont connu un grand succès en France et à l'étranger, citons L'Enfant multiple, Le Sixième Jour et Le Message.

Son dernier roman, Les quatre morts de Jean de Dieu, vient de paraître aux éditions Flammarion.

Flammarion

Extrait de la publication

L'Étoffe de l'univers

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Sommeil délivré, Stock, 1952 ; Flammarion, 1976 ; J'ai Lu, 1989, 1990.

Jonathan, Seuil, 1955 ; seconde version, *Mon ennemi, mon frère*, Casterman, 1982.

Le Sixième Jour, Julliard, 1960, 1969 ; Presses de la Cité, 1968 ; Flammarion, 1971, 1976, 1986, 1992 ; J'ai Lu, 1990, 1994 ; Libro, 2003.

Le Survivant, Julliard, 1963 ; Flammarion, 1982, 1987 ; J'ai Lu, 1992.

L'Autre, Flammarion, 1969, 1992 ; Castor-Poche, 1981 ; Libro 2005.

La Cité fertile, Flammarion, 1972, 1992 ; J'ai Lu, 2000.

Néfertiti et le rêve d'Akhnaton, Flammarion, 1974, 1987, 1988 ; GF, 1993.

Les Marches de sable, Flammarion, 1981, 1988, 1990 ; J'ai Lu, 2000.

La Maison sans racines, Flammarion, 1985, 1992 ; J'ai Lu, 1986.

L'Enfant multiple, Flammarion, 1989, 1990, 1991, 1994 ; J'ai Lu, 1999 ; Libro, 2004.

La Femme de Job (récit), Calmann-Lévy, 1994 ; Babel, 1997.

Les Saisons de passage (récit), Flammarion, 1998 ; J'ai Lu, 2001.

Lucy, la femme verticale (récit), Flammarion, 1998.

Verlaine, l'athlète et moi, suivi de *Le Fauteuil vide* (récits), Paroles d'Aube, 1998.

(suite en fin d'ouvrage)

Andrée Chedid

L'Étoffe de l'univers

poèmes

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3352-2

*À Véronique et à mon grand Jean-Pierre,
grand dans l'amitié et dans la poésie,
colonne indestructible par le temps
ou la distance.*

*À Judy, généreuse dans l'amitié et grande
par sa poésie, que j'aime et que la distance
ne peut éloigner, ni le temps effacer.*

*À ma Marie-Chris, ma petite soeur,
ma grande fille et voisine qui m'a tant
donné et qui est toujours si proche.*

Le Poète sait avant de dire.

Les notes appelées par un astérisque se trouvent en bas de page ; celles appelées par un chiffre arabe se trouvent en fin d'ouvrage et sont à lire comme un post-scriptum d'Andrée Chedid qui commente, éclaire et donne les origines de sa poésie.

I

PROLÉGOMÈNES ¹

*Dans un pays toujours cher à mon
cœur... et dont hélas je ne crois pas qu'il
me sera donné de le revoir... (avec) tous
ceux qui ont disparu et qui, pour nous
sont toujours vivants et jeunes et gais...
Alors l'on reste et l'on mord – comme on
dit en arabe – sur sa blessure...*

Choukri Ibrahim Ghanem
(1861-1929)

J'ai aimé les cités. Je ne pourrais me passer d'être foncièrement urbaine. Je m'attache aux pulsations des villes, à leur existence mouvementée. Je respire dans leurs espaces verts. Elles retentissent dans mes veines et Paris comme Le Caire me collent à la peau.

Dès l'aube le ciel est bas. Si bas parfois que l'on perçoit à peine l'autre rive du Nil en face. L'œil essaye en vain de transpercer cette brume opaque. Il se heurte à cette muraille grisâtre qui teinte le fleuve de ses reflets puis s'étire comme un rideau jusqu'au ciel du même gris.

Les poussières envahissent la ville. Elles sont plurielles car de textures diverses. Elles s'agrippent aux troncs des arbres comme un sparadrap beige, elles recouvrent les feuilles généreusement offertes, se lovant avec volupté sur les plus larges d'entre elles. Elles poudroient les branches des palmiers qui bougent à la moindre brise déplaçant ce voile qui prend progressivement consistance et s'accroche.

Ainsi revêtue, la ville devient par moments fantomatique. Fille des poussières, elle en semble presque pétrie.

Ces poussières ont un poids, on les dirait éternelles, on les dirait infinies. Collées aux murs, noircissant les blancs, les jaunes, les ocres, elles semblent vouloir bientôt s'acharner contre les ouvertures pour les boucher. Cette ville extraordinaire, mythique, au visage neuf, paraît par moments enterrée, menacée d'une chute progressive, sombrant vers le puits sans fonds des âges, perdant tout pouvoir de surgir de son passé grisâtre et sablonneux. On cherche son propre souffle, on voudrait respirer à pleins poumons pour elle, on l'aime.

*

Je me souviens du Sacré-Cœur du Caire. Mes parents m'avaient mise pensionnaire dans cette institution pour jeunes filles. Bob, mon jeune frère, venait me chercher le dimanche pour rentrer à la maison. Il comptait beaucoup pour moi. C'était un personnage romanesque qui devint plus tard tour à tour agronome, économiste, fonctionnaire international. Mais l'activité dont il était le plus fier était celle de compositeur de musique classique. Comme je l'aimais d'un amour d'enfant, c'est-à-dire avec démesure, je pensais qu'il serait un jour nobélisable. Je m'étais fait des illusions, il ne

le devint jamais. On me consola en m'apprenant que le prix Nobel de Musique n'existait pas. Mais qu'importe ! Cinquante années plus tard, les deux symphonies qu'il composa furent jouées par de grands orchestres à Montréal, Cracovie et Paris.

*

Le pensionnat du Sacré-Cœur était macabre, avec ses longs couloirs dont on ne voyait jamais le bout. Je supportais mal ce lieu sombre et glacé. Je conserve néanmoins de beaux souvenirs des jours « heureux » passés avec mes copines Claudine, la plus banale, et Marie, la plus aimée. Son nom de famille Abd-el-Nour (qui signifie Esclave de la Lumière) me fait encore rêver.

Pensionnaires toutes les trois, nous étions devenues très amies. J'avais douze ans, je voulais devenir poète (pas poétesse). Ayant confié mon projet à ma maîtresse celle-ci me répondit sèchement :

« La poésie est un métier de paresseux, mon enfant.

— Alors, vive la paresse, ma mère. »

Réplique qui me valut une punition sur-le-champ. Est-ce cet incident qui me poussa une vingtaine d'années plus tard à me venger en écrivant le poème qui suit ?

ÉLOGE DE LA CANCRITUDE

*Que la paresse soit un des sept péchés capitaux
nous fait douter des six autres.*

Robert Sabatier, *Les Allumettes Suédoises*

*Un loir
Une couleuvre
Une cossarde
Je suis tout cela
En mollesse
Nonchalante
Je me casse
Au moindre effort
Engourdie endormie
Je glisse
De paresse
En paresse
Je flâne
Je rêve

Je suis un cancre
Borné
Et pourtant
Et pourtant
Je parle aux arbres
Aux abeilles
Aux moineaux
Parfois à l'hirondelle
Qui emporte mon chant
Là-bas à tire-d'aile*

*Sans pleurs
Ni raison
Je n'ai pas
De doctrine
Mais suis profane
Par raison*

*Ignorant cités
Et maisons
Je fabule
Dans l'illusion
Et me calque
Sur mes rêves
Sans rime
Ni raison*

*Dans l'attente
De qui verra verra
Je me tiens
Immobile
J'attends les lendemains...*

*Amarrée à mes songes
Je rêve
De mes rêves
Médusée
Naviguant
De pays en pays
D'orient en occident
Le réel
Se multiplie
Je vis à la lumière*

*D'un temps fabuleux
Où il n'y a ni frontières
Ni confins*

*Mon temps
Est infini
J'interroge
Le cosmos
J'attaque
L'au-delà
Qui demeure
Sans solution
Je cligne
Des yeux
Je vois au loin
Le passé qui s'écoule
Dans l'avenir incertain.*

*

Alice, ma mère, était très belle et très brillante. Elle était aussi renommée pour son charme et son élégance *. Mon père était toujours parfaitement coiffé, rasé, manucuré et vêtu. Beau et plus grand que la plupart des hommes de sa génération, sa très grande discrétion et son extrême gentillesse le faisaient néanmoins paraître effacé à côté d'elle.

* Classée par *Vogue* parmi les dix femmes les mieux habillées. Article de Gisèle de Ravenel, intitulé « Les femmes les mieux habillées dans le monde », dans *Les Images* du 21 février 1934.

Ni l'un ni l'autre de mes parents ne jouèrent un grand rôle au temps de ma jeunesse. Totalement absorbés par leurs sorties et leurs mondanités, ils m'avaient confiée à une succession de gouvernantes. Ne s'inquiétant jamais à mon sujet, ils me délaissaient avec sérénité et la plus parfaite bonne conscience.

Ce n'est que bien plus tard – après leur séparation – que j'appris à déceler les qualités cachées de tact et d'affection de mon père, ainsi qu'à découvrir la personnalité exceptionnelle de ma mère.

Elle épousa en secondes noces un médecin non seulement éminent dans l'exercice de son art mais aussi possédant une érudition universelle. À son contact, ma mère se métamorphosa : la belle mondaine devint un personnage hypercultivé. Douée depuis toujours d'une énorme vitalité, elle s'intéressait maintenant à tout et à tous. Miraculeusement transformée en maman toujours présente et aimante, elle m'a laissé quantité de souvenirs phosphorescents.

Nous nous sommes terriblement aimées.

*

Je vais maintenant vous raconter l'histoire d'un amour qui naquit en 1938 et n'a jamais vieilli.

Après quelques années d'études en Europe, je retournai vivre en Égypte avec mon père, à cette époque divorcé. Un dimanche, ma tante Élise nous invita à déjeuner avec l'évêque maronite et son

corévêque. Elle adorait son frère Selim (mon père) mais détestait Alice (ma mère) que j'adorais. Elle lui reprochait d'être « trop moderne » ou, pire encore, de « ne pas être comme il faut », deux phrases pleines de sous-entendus. Après avoir d'abord refusé de la rencontrer, cédant à l'insistance de mon père, j'avais fini par accepter tout en prenant la décision de choquer toute cette honorable assistance.

C'est aux environs de midi de ce très mémorable dimanche qu'apparut un jeune homme au regard indéchiffrable qui me traversa. Ce fut le choc, le coup de foudre intégral.

J'avais beau avoir voulu scandaliser ma tante et la punir de tout le mal qu'elle avait dit de ma mère, cela ne tenait plus. Vive, à jamais plus vive, labourée et contente, j'étais dévastée dans le bonheur. Je tombai amoureuse sur le coup et ne m'en suis jamais remise. L'aventure dure depuis soixante-dix ans ! De bien belles années.

*

Quatre ans après cette première rencontre nous décidâmes de nous marier en 1942. Le monde était en pleine guerre et mon mari poursuivait ses études de médecine à Beyrouth, où je partis le rejoindre.

À cette époque, je ne songeais pas sérieusement à écrire et j'hésitais entre la danse, le théâtre et le dessin. Pourtant c'est probablement dans ce pays